

Effets du philtre, efforts du verbe dans le Tristan de Bérroul

Autor(en): **Giddey, Jean-Luc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1987)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870628>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EFFETS DU PHILTRE, EFFORTS DU VERBE DANS LE *TRISTAN* DE BÉROUL

A partir des spéculations sur le sens que la structure bipartite du récit fait surgir, deux espaces types sont envisagés, selon qu'un *effort* rhétorique s'y manifeste ou non. Il apparaît alors que l'éclat du verbe est lié à la disparition de l'*effet* du philtre, trait formel qui a des accointances avec la thématique centrale du poème, celle du «repentir»: le beau parler est l'une des composantes de la réinsertion sociale des amants. Aussi l'émancipation par le verbe succède-t-elle à l'asservissement au magique.

Herbes magiques, poisons, filtres... *Tristan et Iseut* est un roman chimique autant qu'une histoire d'amour.

Michel Tournier, préface à *Tristan et Iseut* (Presses Pocket, 1979)

Un arbre, ses alentours. Puis des arbres. Plus globalement une cour, puis une forêt. Plus spécifiquement la cité de Lancien, résidence du roi Marc, puis le monde sylvestre du Moroïs, domaine adjacent — et de droit¹ royal (cf. vv. 1642², 1881, et peut-être 4048), mais de fait investi tout entier par le couple coupable d'adultère, pour qui il a l'allure d'une forteresse: «Or est Tristran si a seür / Con s'il fust en chastel o mur» (vv. 1277-1278).

Tels sont, grossièrement esquissés, les deux cadres romanesques qui servent de toile de fond à ce voyage au bout du philtre qu'est le parcours de Tristan et Iseut avant qu'ils ne se séparent (vv. 1-2764).

A ce point, au moment où les amants ressortent du Moroïs, le philtre, dont on a vu depuis longtemps qu'il était la «pièce maîtresse dans la structure du *Tristan*»³, n'opère plus, et l'allégeance à la magie du désir a cédé le pas à la fidélité dans l'adultère: pas de

séparation définitive puisque Tristan et Iseut se quittent pour mieux se retrouver. Une autre forme d'amour, aux dimensions du quotidien et faite de compromissions, se dessine. Tout y est moins absolu et plus désenchanté et c'est avec raison que l'on a rapproché la seconde partie du Bérout, les jeux et les ruses qui la parcourent, du monde du fabliau⁴ ou de celui de Renart⁵. «De l'eau dans le philtre» disait joliment Jean Frappier⁶.

Cet événement, agencement original des versions communes — et fondamental puisqu'il infléchit le sens du récit —, le conteur a eu soin de le dater. La fin de l'ivresse amoureuse intervient au lendemain de la Saint-Jean (v. 2147), jour qui est celui du solstice d'été⁷: le jalon est en l'occurrence plus symbolique que calendaire, le seuil solsticial étant le signe de l'imminence du changement. Présidant à la repentance, la date du saint tutélaire des passages et des transitions consacre d'autant le renversement de la destinée de Tristan et Iseut.

L'architecture de Bérout repose ainsi sur une structure d'ensemble binaire, sur une opposition instantanée, radicale et élémentaire entre une première période que dominant les sortilèges du philtre et un second âge d'où toute contrainte magique est absente. Au reste, notre auteur en fait l'une des pièces les plus visibles de sa *dispositio*; le récit allemand d'Eilhart von Oberg, pourtant inspiré par la même version archétypale⁸, aménage la scène bien différemment, soit sur un mode moins contrastif: ne supportant plus la rude vie de la forêt, c'est simplement au terme d'une «nuit interminable» que les amants se rendent chez l'ermite Ugrim — et à ses raisons⁹... Mais il est sur ce point significatif que, comme le note Daniel Poirion¹⁰, l'échéance du philtre soit située au milieu du roman d'Eilhart von Oberg, seule version commune complète de la légende.

Ainsi, dessoûlés autant que dessillés, lassés des concessions à la vie sociale que leur nomadisme sylvicole exigeait et tout à la fois désireux de recouvrer leurs prérogatives, Tristan et Iseut abandonnent des terres devenues inhospitalières et prennent le chemin de l'ermitage d'Ogrin pour une seconde fois. On remarquera que ce mouvement pendulaire est signifié de manière explicite par les trois (!) instances énonciatives en présence¹¹.

Cette réinsertion du poème dans un monde civilisé, prélude à l'univers douillet de la cour, est aussi un retour à la raison: la repentance coïncide avec la réémergence de la parole singulièrement absente au cœur de la forêt silencieuse¹² — la longue harangue à Iseut (vv. 2221-2262) en style périodique et lyrique (présence

de l'antépiphore [vv. 2253/2259], du chiasme [v. 2244] ou de l'allitération [vv. 2253-2254]) constitue l'élément le plus prégnant de l'attention à l'*elocutio*. Tout aussi rhétorique¹³ apparaît le discours d'Iseut (vv. 2201-2220, cf. *infra*): pour énoncer la plainte, une adresse à elle-même en guise d'exorde, vv. 2201-2204 — la *narratio* (exposition des faits), vv. 2205-2210 — l'*argumentatio* (preuve), vv. 2211-2216 — un commentaire destiné à Tristan (vv. 2217-2220), qui, en résumant le propos par un jeu de rimes riche(s) de sens, sert de péroraison:

2200 Oiez d'Iseut con li estoit!
 Sovent disoit: «Lasse, dolente,
 Pourquoi eüstes vos jovente?
 En bois estes com autre serve,
 Petit trovez qui ci vus serve.

2205 Je suis roïne, mais le non
 En ai perdu par la poison
 Que nos beümes en la mer.
 Ce fist Brengain, qu'i dut garder:
 Lasse! si male garde en fist!

2210 El n'en pout mais, quar trop mesprist.
 Les damoiseles des anors,
 Les filles as frans vavasors
 Deüse ensemble o moi tenir
 En mes chambres, por moi servir,

2215 Et les deüse marier
 Et as seignors por bien doner.
 Amis Tristran, en grant error
 Nos mist qui le boivre d'amor
 Nos aporta ensenble a boivre,

2220 Mex ne nos pout il pas deçoivre.

A l'absence du vrai repentir (première visite à Ogrin; le philtre fonctionne comme un antidote à l'adultère) a ainsi succédé la présence d'un remords avéré (seconde visite à Ogrin; le philtre n'agit plus). Pourrons-nous «conseil trover / De la roïne racorder» (vv. 2305-2306)? demande Tristan à Ogrin. On le voit, les paramètres de la «bone repentance» (v. 2348) sont essentiellement d'essence courtoise. Le mythe s'estompe et la vie renaît. Iseut devra à nouveau endosser ses pesants vêtements¹⁴ de reine. La cessation des effets du philtre aura ainsi engendré plus de regrets que de confiteor¹⁵.

A l'inverse du couple repentant, retournons dans les ombres protectrices du Moroïs, dont il convient de rappeler le lourd tribut

qu'elles exigent des amants. Alimenté par l'insistance du narrateur à évoquer la fatigue et le sommeil constants des amants¹⁶, le thème de l'« aspre vie » sylvestre (v. 1364), que la version de Thomas et le *Tristan en prose*¹⁷ ignorent, surgit dès l'abord et de manière très récurrente, moyen sans doute de réduire les invraisemblances psychologiques que comporte le motif de la fin abrupte de l'effet du philtre. Mais il y a plus: si, chez Thomas et chez ceux, nombreux¹⁸, que la version courtoise a marqués, l'amour est souffrance intérieure choisie, la *passion* dans cette première partie du Béroül revêt une dimension qui marginalise la connotation étymologique du mot: c'est une mise à l'épreuve que subissent Tristan et Iseut. Ce qui implique la soumission — emprise du magique oblige — des personnages au biotope événementiel ou sémiologique, en ce sens que le poète, parce que sa démarche se doit d'être mimétique du philtre qui dénie toute responsabilité, va refuser à ses personnages une stature psychologique qui leur serait propre.

Enfin, voici, succinctement livrés, quelques éléments de la thématique sylvestre du poème qui permettent de prendre la mesure des oppositions topiques — monde sauvage / monde civilisé; comportement régressif / comportement sociable; présence du geste / présence de la parole; etc.:

- le nomadisme;
- la nécessité de la chasse¹⁹;
- la rusticité de la nourriture²⁰;
- la conversion des armes guerrières (épée) ou sportives (arc) en outils²¹;
- la transformation des opposants (l'ermite, Husdent, Marc) en adjuvants²²;
- le dialogue de sourds instauré entre Ogrin et les amants lors de la première rencontre;
- la fuite des amants, c'est-à-dire leur incapacité à comprendre le langage symbolique et bienveillant de Marc (échange des épées et des anneaux, abandon du gant)²³.

Le thème retenu est moins limité qu'il n'y paraît, car en définitive, le verbe dans les liens qu'il entretient avec le philtre ne fonctionne pas uniquement comme un simple adjuvant structural; pour utiliser la terminologie médiévale²⁴, il n'est pas seulement *signum translatum*, signe interprétable, qu'à dessein et avec bonheur le conteur insère dans la trame narrative afin qu'elle vibre davantage. Plus que cela en effet, il ressortit, de manière certes

latérale, au *signum proprium*, au symbole au sens plein du mot, c'est-à-dire à la chose dont on se sert pour signifier autre chose.

Cela, nous l'observons en examinant les deux scènes où se déploie par excellence le discours: celles-là mêmes qui se situent aux extrémités du récit incomplet de Bérroul.

Plus en amont que le signe de la dignité sociale recouvrée, la prise de parole des amants dès lors que le philtre a cessé d'agir préfigure sans doute le maniement en virtuose du verbe par Iseut lors de la scène capitale du serment ambigu, autant qu'elle sert de postface à ce qui inaugure l'état actuel de notre fragment: la scène du rendez-vous épié sous le Pin, au sein de laquelle le texte fait une place large et brillante au langage oral. Ici, un bavardage destiné à masquer la piètre posture des amoureux, là une déclaration à double entente dont le but est de dissimuler l'imposture des mots...

On objectera que la scène du Pin, beau moment de volubilité, est un épisode précisément «sous» le philtre. Le Pin d'une part, et de l'autre, la Blanche Lande (serment ambigu) nous apparaissent néanmoins comme des espaces où le langage se manifeste fort différemment, même s'il est vrai qu'il y a présence égale. La dissemblance est d'ordre qualitatif, de surcroît liée une fois encore à l'alchimie du philtre.

Lorsque la puissance du «boivre d'amor» (v. 2218) est opérante, c'est contraints que Tristan et Iseut se servent du potentiel que le discours procure. La nature du piège ourdi par Frocin ne leur laisse pas le choix des armes. Seul moyen de retourner la situation, seule possibilité de laisser accroire à Marc que le rendez-vous n'en était pas un: la parole mensongère, anticorps tout trouvé et purement fonctionnel. Aussi le déferlement du dire, simple système de défense, ne représente-t-il ici qu'un des avatars de ce qui, constamment dans la première partie du récit, abrite les amants du danger: le philtre lui-même. Dans cette scène, Tristan et Iseut usent du verbe par nécessité vitale: ils parlent pour ne pas être condamnés, ils parlent pour vivre.

En revanche, dès l'instant où les charmes du philtre s'évanouissent, l'inverse en quelque sorte se produit. Le beau parler est l'ornement — nous l'avons montré à propos de la scène du repentir — tout autant que le symbole d'une liberté retrouvée. L'épisode de la Blanche Lande, dont toutes les séquences précédentes ne sont qu'étapes préparatoires, met en effet au grand jour un obstacle librement consenti, le serment solennel: «ma deraisne» (v. 3253 et aussi 3256), s'exclame Iseut! Loin de rechercher

comme jusqu'alors la culpabilité des amants, Marc au contraire, comme le dit le texte (v. 3188), voudrait pouvoir opposer un démenti aux calomnies. «La bele Yseut, qui parler sot» (v. 3208) se déclare alors prête à combattre, mais selon ses propres règles (cf. vv. 3233-3234), son arme étant, on le sait, un langage tout de duplicité (cf. les vers bien connus 4205-4208, et leur reprise [4225-4230] en discours rapporté). Libérée de l'emprise «chimique», Iseut fait mentir les mots plutôt qu'elle ne ment. Sous le Pin, la reine servait essentiellement des contrevérités au roi. A la Blanche Lande, c'est dorénavant principalement de l'équivoque statut des formules restrictives, donc du pouvoir du langage, dont *se sert* Iseut.

Dans la seconde partie, la sujétion aux traquenards et aux diverses sourcières a laissé place aux jeux de la sédition et de la séduction. Autant à l'occasion de l'épisode du boubier que lors de celui du serment ambigu, les amants, tour à tour et chacun selon son mode, sont éloquents à plaisir: à Tristan la malice est dévolue («Par contraire lor dit a toz», v. 3675) — à Iseut qui «Ne veut respit ne terme avoir (v. 4151), la détermination. Vivre pour parler, en quelque sorte.

L'une des caractéristiques du parcours sous le philtre est qu'il conduit Tristan et Iseut à une autonomie à la fois existentielle, morale et mentale — Tristan en est d'abord l'artisan — et par là même à l'oubli progressif des vertus du verbe. Autonomie et vertus que le second volet du Bérout, contant un retour vengeur dont Iseut est alors l'instigatrice, fait retrouver aux amants arrachés à l'épreuve de la solitude, car l'anesthésique breuvage magique n'agit désormais plus.

Ce qui revient peut-être à dire que la parole, parole des amants, parole du narrateur, est le seul espace, mais il est infini, que le Dieu de Bérout laisse à l'initiative et à la liberté des personnages et à l'invention du conteur.²⁵

Du Moroïs au marais du Mal Pas. Autrement dit, du royaume de Tristan et Iseut à ce qu'il faut bien appeler un *no man's land*, situé à mi-chemin entre la cour de Marc et la forêt, dans une zone tampon équidistante... de l'arbre et des arbres.

Jean-Luc GIDDEY
Section de français médiéval.

NOTES

¹ Sur le contexte féodal du Béroül et les problèmes soulevés par la souveraineté royale, voir R. Howard Bloch, «Tristan, the Myth of the State and the Language of the Self», *Yale French Studies*, 51 (1974), pp. 61-81.

² Pour autant qu'on renonce à la correction des éditeurs modernes qui ne conservent pas la leçon du ms. [li bois]... Sur ce vers (éd. de référence: Béroül, *Le Roman de Tristan*, éd. Ernest Muret [revue par L.M. Defourques], Paris, Champion, réimpr. 1972), voir les remarques de Jean Batany, «Le Manuscrit de Béroül: un texte difficile et un univers mental qui dérange», in *La Légende de Tristan au Moyen Age*, actes publiés par Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1982, p. 44.

³ Jean Frappier, «Structure et sens du *Tristan*: version commune, version courtoise», *Cahiers de Civilisation Médiévale*, VI (1963), p. 266. Sur le philtre et pour une lecture critique de l'ensemble du Béroül différente, cf. Jacques Ribard, «Pour une interprétation théologique du *Tristan* de Béroül», *Cahiers de Civilisation Médiévale*, XXVIII (1985), pp. 235-242, en partic. pp. 236 et 241.

⁴ Voir Barbara Nelson Sargent-Baur, «Between Fabliau and Romance: Love and Rivalry in Béroül's *Tristan*», *Romania*, 105 (1984), pp. 292-311.

⁵ Voir Nancy Freeman Regalado, «Tristan and Renart: Two Tricksters», *L'Esprit Créateur*, XVI (1976), pp. 30-38.

⁶ *Op. cit.*, p. 273.

⁷ Sur cette date, voir la belle étude de Philippe Walter, «Le Solstice de Tristan», *Travaux de Linguistique et de Littérature*, XX (1982), pp. 7-20.

⁸ Le Béroül serait ainsi fidèle au proto-Tristan jusqu'à l'épisode de la remise d'Iseut à Marc. Il est vrai que la liberté du conteur par rapport à un probable canevas préétabli apparaît comme beaucoup plus grande dans la seconde partie: 44% du matériau romanesque est absent des autres *Tristan* médiévaux (contre 9% dans la première partie).

⁹ Voir Eilhart von Oberg, *Tristrant: Edition diplomatique et traduction en français moderne*, par Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1976, vv. 4709-4754; voir aussi Eilhart von Oberg, *Tristrant*, trad. Danielle Buschinger et Wolfgang Spiesswok, Paris, UEG (10/18), 1986, pp. 147-148.

¹⁰ Voir Daniel Poirion, «Le *Tristan* de Béroül: récit, légende et mythe», *L'Information Littéraire*, 26 (1974), p. 200.

¹¹ Iseut: «Sire, corons a lui ariere» (v. 2273); Tristan: «Tornon arire a l'ermitage» (v. 2280); Le narrateur: «Arrire tornent el boschage» (v. 2289).

¹² Voir Jacques Ribard, «Le *Tristan* de Béroül, un monde de l'illusion?», *Bulletin Bibliographique de la Société Internationale Arthurienne*, XXXI (1979), p. 237; dans la suite de nos notes, «Illusion».

¹³ Sur la composition du discours dans la rhétorique antique et au Moyen Age, voir Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Age latin*, trad. Jean Bréjoux, Paris, PUF (Agora), rééd. 1986, t. I, pp. 133 et 135.

¹⁴ Sur l'importance de l'habit dans le Bérout, voir François Rigolot, «Valeur figurative du vêtement dans le *Tristan* de Bérout», *Cahiers de Civilisation Médiévale*, X (1967), pp. 447-453.

¹⁵ Sur le refus de reconnaître la faute, sur l'innocence des amants, voir Eric Hicks, «Fumée sans feu: philtre, fatalité et repentir dans le *Tristan* de Bérout», *Cahiers de l'U.E.R. Froissart*, 6 (1980), pp. 115-132, en partic. pp. 122 et 127-128.

¹⁶ Voir vv. 1299, 1638, 1783-1784 et 1798-1800, 2151 et, sur la place du sommeil, voir Jacques Ribard, «Illusion», pp. 229-244, en partic. pp. 238-239.

¹⁷ Sur ce point, voir Emmanuèle Baumgartner, *Le «Tristan en prose»: Essai d'interprétation d'un roman médiéval*, Genève, Droz, 1975, p. 110.

¹⁸ Ainsi, chez Heldris de Cornuälle (fin XIII^e), exemple parmi d'autres, la souffrance partagée de Tristan et Iseut est l'inévitable moyen de mesurer celle de ses héros; voir *Le Roman de Silence*, éd. Lewis Thorpe, Cambridge, Heffer, 1972, vv. 3700-3704.

¹⁹ Sur la place de la chasse dans les *Tristan*, voir A. Saly, «Tristan chasseur», in *La Chasse au Moyen Age*, Nice, Les Belles Lettres, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice, 1980, pp. 435-442.

²⁰ Sur ce thème, cf. Danielle Regnier-Bohler, «Exil et retour: la nourriture des origines», *Médiévales*, 5 (1983), pp. 67-80.

²¹ Sur ce point et sur l'ensemble de la problématique nature/culture, voir bien sûr Jacques Le Goff et Pierre Vidal Naquet, «Levi-Strauss en Brocéliande», *Critique*, XXX (1974), pp. 541-571.

²² Emprunté à Emmanuèle Baumgartner, «Du *Tristan* de Bérout au *Roman en prose de Tristan*, étude comparée de l'idéologie et de l'écriture romanesques à partir de l'épisode de la forêt du Morois», in *Der Altfranzösische Prosaroman: Funktion, Funktionswandel und Ideologie am Beispiel des «Roman de Tristan en Prose»*, édit. Ernstpeter Ruhe et Richard Swaderer, München, Fink Verlag, 1979, p. 17.

²³ Pour une mise au point à propos de l'épée de chasteté, voir Barbara Nelson Sargent-Baur, «Truth, Half-Truth, Untruth, Beroul's Telling of the Tristan Story», in *The Craft of Fiction: Essays in Medieval Poetics*, édit. Leigh A. Arrathoon, Rochester, Solaris Press, 1984, pp. 393-421, en partic. 407-409.

²⁴ Voir Johan Chydenius, «La théorie du symbolisme médiéval», *Poétique*, 23 (1975), pp. 322-341.

²⁵ Emmanuèle Baumgartner, *Tristan et Iseut*, Paris, PUF (Études Littéraires), 1987, p. 47.

J.-L. G.